

L'ETRE DE L'INDE

« Il s'agissait d'aller aux Indes, à Ceylan, pour y fouiller la mer [...], violer les mystères, aux sources mêmes de la vie. »

En Mission (1)

La Chine d'Octave Mirbeau a les mêmes vertus que les rêves. Elle révèle au voyageur – cet autre nous-mêmes, ce frère – le plus profond de ses terreurs et de ses angoisses. Arpenter le céleste empire, c'est, pour l'amant de Clara, faire un voyage dans le plus intime de ses jardins secrets. La Chine dit à l'Occidental : voilà ce qui te fait peur. Regarde-le en face, car tu ne peux l'éviter. Dans les jardins de Canton, le voyageur contemple son âme que, de retour en Europe, il portera sur son visage.

La force de ces Chinois tient à leur absence apparente de toute censure. Dans un univers de luxe, de lumière, de chaleur et de parfums, ils excellent à des jeux amoureux et sadiques qu'en nos mornes pays, qu'éclairent de frêles soleils électriques, nous refoulons. Sous les figures de cet étranger et de Clara, qui l'admire, le voyageur aperçoit avec frayeur cet Autre de râl et de sang qu'en lui-même il tente désespérément de réfréner : *« Existe-t-elle réellement ? s'interroge-t-il à propos de son amante. Je me le demande, non sans effroi... N'est-elle point née de mes débauches et de ma fièvre ?... N'est-elle point une de ces impossibles images, comme en enfance le cauchemar ?... Une de ces tentations de crime comme la luxure en fait lever dans l'imagination de ces malades que sont les assassins et les fous ?... Ne serait-elle pas autre chose que mon âme, sortie hors de moi, malgré moi, et matérialisée sous la forme du péché ?... »* (2).

Cet Autre ressemble à un diable, et nullement à la brute qu'en certaines contrées nos missionnaires de l'aide humanitaire se risquent aujourd'hui à approcher. Cette brute, qu'elle soit, dans notre imaginaire, serbe, bosniaque ou rwandaise, nous renvoie à notre bestialité primitive. Elle est dénuée de tout érotisme, de toute beauté. C'est bien une bête, privée

de séduction et qui tue sans aucun art. Elle est cependant réconfortante, puisqu'elle nous assure de la supériorité et de l'universalité de nos valeurs que nos prêtres de l'humanitarisme vont avec ostentation lui imposer.

Le Chinois de Mirbeau, lui, n'est point totalement étranger à l'Occidental. Cet Autre qui torture et met à mort n'est pas une bête car il est pourvu de poésie et sensible à la beauté. À aucun moment, il ne nous permet de nous sentir supérieurs. Il est cette face noire de nous-mêmes, ce mauvais génie que nous n'osons regarder. Ce faisant, il dit la relativité de notre loi et de notre éthique.

L'Indien de Mirbeau est bien différent de son Chinois, en ce sens que son érotisme est dépourvu de tout sadisme. Sur ce point, l'écrivain contredit un lieu commun de notre culture qui associe le sous-continent à une cruauté si justement qualifiée de raffinée. À titre d'exemple, je rappellerai que le Fortunio de Théophile Gautier punit férocement ses belles esclaves ; que le beau-père indien de Corcoran, le héros d'Alfred Assolant, pratique avec délice le supplice du pal ; que le prince de *Châli*, de Maupassant, tue sans pitié la petite amante d'un Français, soupçonnée injustement d'avoir dérobé un objet, et que le radjah d'Alphonse Allais, pour combattre son ennui, fait écorcher vive l'une de ses bayadères (3). À contre-courant de ces représentations dominantes, l'Inde de Mirbeau serait plutôt, entre l'Europe et la Chine, un jardin des douceurs. Voilà les félicités que promet au voyageur de ce que l'on peut, improprement, appeler la première version du *Jardin des supplices*, un ministre de la France : « *Ah ! mon gaillard, vous n'allez pas vous ennuyer, là-bas,... Ceylan est merveilleux... Il y a, paraît-il, des femmes, de petites dentellières, d'une beauté, d'un tempérament... je ne vous dis que cela...* » (4). Le premier contact du héros avec l'Inde est cependant placé sous le signe d'une cruelle déception : « *Il y faisait une chaleur torride, si torride que les endroits les plus frais – par comparaison – de cet atroce pays, où des savants placent le Paradis terrestre, tels les jardins au bord des grèves, me parurent d'étouffantes étuves [...]. Colombo me parut une ville assommante, ridicule, sans pittoresque et sans mystère. Moitié protestante, moitié bouddhiste, abrutie comme un bonze et renfrognée comme un pasteur, avec quelle joie je me félicitai, intérieurement, d'avoir, par miracle, échappé à l'ennui profond que ses rues droites, son ciel immobile, ses dures végétations dégageaient...* » (5). Cette expérience négative, retracée aussi bien dans la première que dans la dernière version du *Jardin*, tient pour une part aux contraintes des deux récits et à leur domaine propre d'interprétation. Mais elle est

surtout due au fait que les femmes que, dans un premier temps, croise le voyageur, qu'elles soient anglaises ou ceylanaïses, sont terriblement laides : « *Nous ne rencontrâmes que d'horribles Anglaises d'opérette, fagotées de costumes clairs, mi-hindoues, mi-européennes, du plus carnavalesque effet ; et des Cinghalaises, plus horribles encore que les Anglaises, vieilles à douze ans, ridées comme des pruneaux, tordues comme de séculaires ceps de vigne, effondrées comme des paillotes en ruine, avec des gencives en plaies saignantes, des lèvres brûlées par la noix d'arc et des dents couleur de vieille pipe...* » (6). Le voyageur ne peut découvrir les beautés de l'île parce que la population féminine y est affreuse. Elle freine par là toute sympathie pour le pays. C'est d'ailleurs une constante de la littérature exotique que de faire dépendre les appréciations esthétiques des impressions sensuelles et érotiques. La belle congai est liée à l'imaginaire des colonies. L'exotisme est le rêve et de la découverte de terres nouvelles ou de l'Autre et d'un pouvoir absolu, politique et amoureux, que l'Occidental ne peut acquérir chez lui.

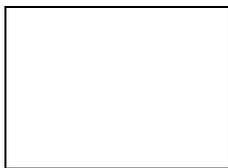


illustration d'Edy Legrand

Si, dans *Le Jardin des supplices*, le narrateur n'arrive pas à communier avec Ceylan, si l'impression d'étrangeté, appréciée froidement, ne conduit qu'à un rejet, il en va autrement du voyageur d'*En mission*. Lui qui se disait que les côtes de la Méditerranée étaient plus belles, plus douces, plus agréables que les rivages de l'Inde, s'ouvre au charnel et à la nature, sitôt rencontrée une voluptueuse Cinghalaise. Avec la belle indigène, le voyageur concrétise, tout en le détournant, le programme scientifique qui était le sien, selon un jeu de mots, certes trivial, établi par le récit : « *Il s'agissait d'aller à Ceylan, pour y fouiller la mer* ». La jeune indienne, en effet, met au monde un poète (7) avant de porter son enfant. Et, si l'on veut bien admettre qu'elle représente symboliquement l'Inde, cette mère de l'Humanité, c'est « *aux sources mêmes de la vie* » qu'en la fouillant, l'Occidental remonte.

Ce qui, chez cette étrangère, fascine le voyageur, c'est que son désir est spontané, immédiat et qu'il ne connaît aucune censure. Le réel de cet

Autre concrétise les fantasmes du Français puisqu'il est à l'image des jeux sexuels – matinsés d'animalité mais dépourvus de tout sadisme – qu'il désire tout en les refoulant lorsqu'il est dans son pays : la Cinghalaise, écrit-il, « *dansait des danses voluptueuses, qui se terminaient invariablement par des baisers prolongés, dont je n'ai plus jamais retrouvé nulle part la saveur délicieuse et la luxuriante volupté.*

Je vécus ainsi six mois dans la joie de la bête, dans l'intimité puissante et cordiale de la nature. Je connus tous les plaisirs du Paradis terrestre, et je réalisai entièrement le rêve biblique » (8). C'est naturellement enchanté par cette rencontre que le voyageur quitte Ceylan, une île que Mirbeau compare, dans d'autres textes, à une femme sensuelle, souveraine, avec laquelle souhaite s'accoupler l'Occidental.

À l'instar de ces différents personnages, Octave Mirbeau désire l'Inde et nous fait savoir qu'il faut, avec audace, se laisser aller à ce désir. C'est la leçon que l'on peut tirer d'un conte, paru en 1885, *L'Élève Kaïla* (9). Ce court récit relate l'arrivée et le séjour dans une école privée parisienne dirigée par un vieux professeur et sa fille, Clémence, d'un tout jeune Indien qu'un prince maharatta a envoyé en France. L'élève Kaïla est un peu sauvage, un peu barbare, un peu païen. Viril et efféminé tout à la fois, avec des yeux féroces et des dents de fauve, il suscite chez les pensionnaires et les employés de l'école une certaine crainte, crainte d'un monde, de comportements et de valeurs qu'ils ne comprennent pas. Clémence, elle, la si bien-nommée, s'attache à ce jeune garçon, aussi malheureux dans ce triste et morne Paris que l'était Fortunio (10). Elle prend soin de lui comme le ferait une mère, une mère que très vite il désire, au point de lui proposer le mariage. Mais Clémence a peur d'aller se montrer ailleurs et d'aller voir l'Autre dans son ailleurs. Elle craint le jeune animal et sa sensualité. Séduite, elle redoute d'être détournée de son chemin, de son érotisme d'Européenne, dont Clara dit, dans *Le Jardin*, qu'il est « *pauvre, stupide et glaçant [et qu'il se présente toujours avec des allures tortueuses de péché]* » (11). Clémence refuse donc d'épouser Kaïla et elle le laisse repartir vers son trône de Majaharah pour se consacrer, triste religieuse laïque enfermée dans sa pension, à "l'aide humanitaire" (12).

Avec cette histoire d'un amour déçu, Octave Mirbeau représente, sur le mode cocasse, l'histoire, tragique, des relations entre la France et l'Inde. Cent trente ans après le retour à Paris de Dupleix, près de trente ans après la révolte des cipayes, *L'Élève Kaïla* rappelle au lecteur de la fin du XIXe siècle qu'il y eut, entre ces deux pays, une belle mais malheureuse histoire d'amour en même temps qu'il mesure, recoupant

bien des récits de l'époque, le coût de cet échec. Cette histoire d'une Inde que la France a tenue dans ses bras, qu'elle aurait pu élever et qu'elle perdit par frilosité, croise en effet les préoccupations de nombreux romanciers du XIXe siècle, notamment celles de Joseph Méry, Alfred Assolant, Louis Rousselet, Henri Tessier, Judith Gautier ou Paul d'Ivoi (13). Tous ces écrivains pleurèrent la perte de l'Inde tout en espérant, sans se faire trop d'illusions, que leur pays avait encore un rôle à jouer dans la région, ne serait-ce qu'en aidant l'Hindoustan à se libérer des Anglais, ces êtres odieux qui, avec Clive, nous volèrent le Paradis en utilisant le système qu'avait mis en place Dupleix pour le conquérir : se faire reconnaître comme nabab et affronter les autres princes indigènes (Dans un article contre Félix Faure, Mirbeau se moque de la République qui nomme nabab un financier français de Chandernagor, indiquant par là-même que, si l'Histoire se répète, c'est toujours ou presque sur le mode du comique) (14).

À l'image de ces romanciers et de bien d'autres écrivains du siècle, Octave Mirbeau aime l'Inde et le dit dans *La France* du 9 juillet 1885. Son intérêt pour ce pays est multiple et il lui aura finalement consacré de nombreux textes, articles de journaux, récits, et une série de lettres prétendument « écrites de là-bas » et qui parurent, entre février et août 1885 dans *Le Gaulois* (pour les sept premières) et *Le Journal des Débats* (pour les quatre dernières) (15). Ces lettres, signées Nirvana, puis N., et qui avaient pour objectif, entre autres, de rendre publiques les analyses d'un haut fonctionnaire français, M. Deloncle, sur les rapports de force en Orient et de concurrencer une série d'articles sur l'Asie de Robert de Bonnières (qui s'était embarqué pour Ceylan en janvier 1885), sont bien entendu une mystification puisqu'elles furent rédigées de France. Ce reportage est le fruit d'une promenade, non dans le pays, mais dans des textes, ceux de Méry, du Père Huc, d'Ernst Haeckel, de Gobineau. Cependant, par la grâce de son écriture, Mirbeau a su transformer ses lectures en une expérience vécue. Dans *Héva*, un roman de 1843 dont l'action se déroule en Inde, Joseph Méry écrivait : « *J'ai sur mes devanciers un avantage considérable pour peindre ce paysage ; je ne l'ai pas vu.* » (16). Mirbeau, pour sa part, notait dans *Le Gaulois* du 27 janvier 1885, à propos de ceux qui écrivent sur les pays qu'ils n'ont pas visités : « *La lune elle-même n'a-t-elle pas été explorée dans tous les sens, et décrite minutieusement par de hardis voyageurs qui, s'ils n'y étaient pas allés, avaient du moins bien l'air d'en revenir ?* » L'Inde de Mirbeau n'est finalement qu'une affaire de mots. C'est que voyager et écrire est pour lui la même chose : il s'agit toujours de

chasser le bonheur. Et, s'il va un temps le chercher en Inde, c'est qu'il aurait pu dire, comme Lamartine en 1853, que « *la clé de tout est là-bas* ».

Mirbeau est en effet convaincu que l'avenir de l'Occident se joue en Orient. Il le dit dans ses *Lettres de l'Inde* ; il le réaffirmera dans un article de *La France* (4 juillet 1885). À ses yeux, bien qu'immobile, l'Inde remue. De même que l'Océan Indien, « *mer la plus vivante* » (17) après la Méditerranée, offre au bateau du voyageur des *Lettres* une surface « *immobile* » (18), de même la sérénité apparente des Indiens masque les remous d'une révolte à l'avenir incertain : « *L'attention du monde tout entier va se porter bientôt vers cette région, encore inconnue et mystérieuse, où vivent des populations sans nombre [...] On sent sourdre en elles, sous la surface tranquille, une agitation confuse, des rumeurs d'armées invisibles en marche dans la nuit. Quelque chose de formidable et de géant s'enfante dans les entrailles de cette terre vieille et toujours féconde, de cette terre par où passèrent tous les peuples de l'univers qui ont laissé, chacun, leur marque, leur génie et leur fatalité. Que va-t-il sortir de cette parturition nouvelle, un monstre ou un Dieu, du cataclysme ou de la lumière ?* » (19). Mirbeau, après d'autres romanciers, notamment Assolant, se range résolument du côté des Indiens dans le combat qu'ils livrent contre les Anglais, mais, à la différence de ses prédécesseurs, qui appréhendaient le processus de décolonisation sur le mode du récit merveilleux, il l'inscrit, lui, dans une stratégie politique concrète : « *Et pourquoi [...] l'Inde ne deviendrait-elle pas une fédération d'États, avec un Congrès à Calcutta, sous le contrôle d'une commission internationale, une sorte d'aréopage européen qui réglerait, en arbitre suprême, les questions litigieuses des différents royaumes ?* » (20).

Cette question de l'indépendance de l'Inde est, pour le Mirbeau de 1885, décisive, non seulement pour des raisons politiques, mais parce qu'à ses yeux le sous-continent, ce berceau de l'humanité qu'a volé et abîmé l'Anglais, est le lieu d'un renouvellement du savoir efficace dans l'Histoire. Dans un article du *Gaulois*, en date du 23 mars 1885, intitulé : *De l'hypnotisme*, l'auteur du *Jardin des supplices* indique les dons phénoménaux des ascètes du Veda et du Bouddha et exalte leur puissance cérébrale qui en font des êtres surnaturels et de purs esprits. La philosophie religieuse indienne, fantastique au sens strict puisqu'elle contredit les concepts avec lesquels nous pensons l'univers, dit, pour Mirbeau, les limites de la raison occidentale et a une fonction de remise en cause épistémologique de ses catégories. Elle est, toute proportion

gardée, proche du processus que proposeront certains surréalistes pour atteindre « *le point sublime* » (André Breton). Les mahatmas, note l'écrivain dans son article sur l'hypnotisme, « *ont réduit leur corps à un tel degré d'anéantissement, de non-existence, d'éthérisation, que leur pensée est absolument affranchie de tous liens matériels, de tous besoins de la vie, libre de traverser les plus longues distances, d'emplir les plus larges espaces et de s'enfoncer dans l'infini, comme si elle voulait revoir les mondes passés et pénétrer les mondes futurs* ».

Qu'importe alors, à l'échelle de cette réflexion, si l'Inde de Mirbeau, sans doute plus poétique que géographique, fourmille d'erreurs – l'écrivain attribue par exemple aux hypnotiseurs hindous le déclenchement de la révolte des cipayes et affirme, au sujet de Calcutta, que c'est la plus propre des cités de l'Hindoustan (21) –. Ce qui compte, c'est que ses articles et, surtout, ses *Lettres de l'Inde*, qu'il nous faut lire comme un roman par lettres à une voix (l'un des meilleurs jamais écrits sur le sous-continent), redéfinissent les relations que le sujet occidental peut entretenir avec ce pays.

Contrairement aux voyageurs d'*En mission* et du *Jardin des supplices*, le signataire des *Lettres* est d'emblée séduit par le paysage éblouissant et sensuel de Ceylan. Il communique avec la splendeur de la nature, la beauté des habitants et se montre sensible aux odeurs, aux saveurs, aux couleurs et aux sons de ce pays. Le spectacle somptueux et magique que lui offre l'île modifie le regard du Français, le distrait de l'agitation de la vie commune, suspend sa réflexion et finalement l'immobilise : « *Je suis, pour ainsi dire, engourdi, annihilé dans une langueur délicieuse qui me berce comme un rêve. Et, sans penser à rien, je m'abandonne voluptueusement à cette existence [...] Pas un mouvement à faire, et rien qui trouble la monotonie du temps.* » (22). Un instant menacé d'évanouissement, le voyageur part cependant à la découverte du bouddhisme et de celui qui, à Ceylan, en est la principale figure : Sumangala. Nirvana adhère immédiatement (suivant en cela Jean Lahor, l'un de nos rares poètes du XIXe qui fut Indien de pensée) à l'enseignement du maître sur la nécessité, pour l'homme, de se détacher du monde, un enseignement qui donne un fondement conceptuel à l'expérience d'évanouissement qu'il vient de vivre. La parole de Sumangala transforme le voyageur (et cela est nouveau dans notre littérature) et le conduit à s'identifier au *je* de la prière bouddhique entendue dans le temple de Malakanda :

« *Je me réfugie dans la science ;
Je me réfugie dans la loi morale ;*

Je me réfugie dans la fraternité... » (23)

Délivré, du moins partiellement, de certaines entraves propres à l'Occidental, ce je, qui fournit sur l'Inde quelques données *scientifiques*, qui dénonce l'*immoralité* des Anglais et qui appelle les Français à aider *fraternellement* les Indiens dans leur lutte contre l'occupant, se laisse alors enlever par les rêves les plus fous. La contemplation du paysage lui fait monter « *au cerveau comme une ivresse* » (24) et il « *se sent pris d'un désir impérieux de se perdre dans ce rose, dans ce vert, dans ce bleu si fluides et si brillants* » (25). Les *Lettres* révèlent ainsi, chez le voyageur, une tension entre une part de lui-même qui affronte la réalité de l'Inde et une autre qui est prête à succomber à la tentation de l'évanouissement total. N. perçoit comme un reflet de ce désir dans la vie collective du sous-continent. Il découvre en effet une certaine coïncidence d'une part entre l'engourdissement délicieux qui l'avait saisi à son arrivée et « *l'immobilité sublime* » (26) de l'Inde (qu'il explique par la caste, dont il fait l'éloge en reprenant les arguments de Gobineau), d'autre part entre son désir de supprimer la barrière qui le sépare de l'Unique et la volonté de l'Inde de réaliser l'unité de ses diverses composantes en se délivrant des Anglais, une unité que réalisent idéalement ses religions. Cette concordance entre histoire individuelle et histoire collective fascine le voyageur et le conduit à intérioriser l'idéal des Indiens : « *Quelque chose de leur rêve, dit-il, avait passé dans moi* » (27).

À rebours des romans antérieurs qui, bien que soucieux de l'Inde, affirmaient la supériorité des valeurs de l'Europe (28), les lettres de Mirbeau inscrivent dans notre littérature une nouvelle tentation du sujet occidental : celle d'aller en Inde disparaître en tant qu'entité psychologique (une tentation dont le roman contemporain en Orient fera son thème commenté) (29). Ce désir d'évanouissement qui hante soudainement l'auteur des *Lettres*, rien ne le dit mieux que les avatars de son nom : Nirvana, puis N. Et cette initiale renvoie à celles, sublimes, de celui qui, se réincarnant en elle, rêve d'une absorption dans l'inconscience du Nirvana : Octave Mirbeau, O. M., OM. Aum, la syllabe sacrée de l'Inde, l'essence de tous les sons qui peuvent être prononcés, la semence de toute connaissance.

OM ! Çânti ! Çânti ! Çânti ! OM !
 OM ! Paix ! Paix ! Paix ! OM !

Christian PETR
Université d'Avignon

NOTES

1. Ce texte de 1893 a été repris dans *Les Cahiers Octave Mirbeau* numéro 1. Je le cite dans cette édition. L'exergue est extrait des pages 180-181.
2. *Le Jardin des supplices*, pp. 246-247. Je cite dans l'édition Folio, Paris, Gallimard, n° 1899.
3. Voir *Fortunio*. (1837, réédité par Slatkine, Genève, 1979) ; *Aventures merveilleuses mais authentiques du Capitaine Corcoran* (1867, réédité par 10/18 n° 969) ; *Châli* (1884, repris dans *Les Sœurs Rondoli*, Contes et nouvelles, t. II, Gallimard, Paris, 1979, Bibliothèque de la Pléiade) ; *Un rajah qui s'embête* (1894, repris dans *Rose et vert-pomme*, *Œuvres anthumes*, t. I, La Table Ronde, Paris, 1970).
4. *En mission*, p. 181.
5. *Le Jardin des supplices*, pp. 136-137.
6. *Le Jardin des supplices*, p. 138.
7. « À mon réveil, près de mon lit, une petite Cynghalaise me regardait en souriant [...] Et je sentais un poète naître en moi. » (*En mission*, p. 187).
8. *En mission*, p. 188
9. Ce texte a été repris dans *Amours cocasses – Noces parisiennes*, Paris, Nizet, 1995. Édition établie par Pierre Michel.
10. Il faudra attendre que les conditions politiques aient changé en Inde et que se laissent deviner les voies d'une indépendance républicaine pour voir des radjahs venir s'installer en France, ainsi que le raconte, par exemple, le petit roman de Francis de Miomandre, *Le raja de Mazulipatam*, 1926 (réédité par les Éditions Kailash, Paris, 1996).
11. *Le Jardin des supplices*, p. 162.
12. « Quand le père Paquin est mort, c'est Mademoiselle qui a repris la boutique et s'est faite « marchande de soupe » à son compte. Elle a toujours des tout petits, qu'elle bichonne et qu'elle dortote ; mais ce sont des pauvres maintenant, des abandonnés, des sans famille, dont elle est la maman Cigogne. Et, sa soupe, comme sa bonté, elle ne la vend plus, elle la donne. » (*L'Élève Kaïla*, p.104)
13. Joseph Méry : *Les Damnés de l'Inde* (Librairie nouvelle, Paris, 1858) ; *La Guerre du Nizam* (Arnauld de Vresse, Paris, 1859) ; *Les Étrangleurs de l'Inde* (Louis Chappe, Paris, 1859). Louis Rousselet : *Le Charmeur de serpents* (Hachette, Paris, 1879). Henri Tessier : *Le Roi des Thugs* (Boulangier, Paris, 1884). Judith Gautier : *La Conquête du Paradis* (L. Frinzine, Paris, 1887 ; Éditions Kailash, Paris, 1993). Paul d'Ivoi : *Docteur Mystère* (Combat, Paris, 1900 ; Slatkine, Paris-Genève, 1982).
14. Voir *Le Gaulois* du 16.1.1885.
15. Ces lettres ont été regroupées sous le titre : *Lettres de l'Inde*. L'Échoppe, Caen, 1991. Édition établie, présentée et annotée par Pierre Michel et Jean-François Nivet.
16. Dumont Éditeur, Paris, p.2.
17. *Lettres de l'Inde*, p. 27.
18. *Lettres de l'Inde*, p. 28.
19. *Lettres de l'Inde*, p. 64.
20. *Lettres de l'Inde*, p. 70.
21. Rudyard Kipling, qui, lui, connaît Calcutta, écrit à la même époque : « Est-il un homme qui ait étudié à fond la Grande Puanteur de Calcutta ? Elle est unique [...] Au point de vue de la diffusion, de la faculté à faire pénétrer partout l'écoeurement, la puanteur de Calcutta laisse bien loin et Bénarès et Peshawar. Bombay masque ses infections sous un vernis d'assa foetida et de tabac : Calcutta est au-dessus de toute ostentation. Il est impossible d'assigner une source quelconque au fléau de Calcutta : c'est ténu, c'est écoeurant [...] On dirait de l'essence de pourriture qui aurait subi une seconde pourriture [...] Et nul moyen de la fuir ! » (*La Cité de l'épouvantable nuit*, p. 20, 10/18 n° 1410).
22. *Lettres de l'Inde*, p. 35.

23. *Lettres de l'Inde*, p. 47.

24. *Lettres de l'Inde*, p. 81.

25. *Lettres de l'Inde*, p. 81.

26. *Lettres de l'Inde*, p. 68.

27. *Lettres de l'Inde*, p. 54.

28. Dans un article de *La France* du 14 juin 1885, intitulé "La Tradition", Octave Mirbeau écrivait : « *On ne donne pas à un peuple, aussi vieux que le peuple hindou, des traditions nouvelles, et c'est une erreur capitale que de croire qu'on peut le civiliser en l'imprégnant de nos mœurs et de nos habitudes. Nous n'avons point, pour juger des choses qui nous paraissent barbares, l'esprit qu'il faut et le point de vue nécessaire. Tout cela est affaire de milieu, et il n'est pas de vérité unique. Chaque pays a les tendances fatales de sa race, et se développe suivant son milieu, son climat, ses primitifs instincts. C'est pourquoi, tous les colonisateurs se trompent, en voulant inculquer aux peuplades conquises ou des formes d'idées, ou des besoins physiques qui ne sont d'accord ni avec leur organisation anatomique, ni avec leur intelligence. / Ici-bas, tous les êtres obéissent aux fatalités de leur destinée, et non point aux lois des civilisations, qui passent, changent et se transforment, sous le coup d'on ne sait quelles directions. / Et ces peuples conquies, que nous voulons assimiler à notre idéal, me font l'effet de ces pauvres lions en cage, maigres, stupides et nostalgiques, ayant perdu, sous le fouet du dompteur, la majesté et la force, et qui meurent sur les planches souillées de leur prison, l'œil tourné vers les grandes plaines libres et les forêts sonores de là-bas... »*

29. Voir, par exemple, les romans sur l'Inde de Michel Larnueil (*Le Vautour et l'Enfant*, Albin Michel, Paris, 1971), Max Olivier-Lacamp (*Le Kief*, Grasset, Paris, 1974), Satprem (*Par le corps de la terre*, Robert Laffont, Paris, 1974), Laurence Cossé (*Le premier pas d'amante*, Gallimard, Paris, 1983), Pascal Bruckner (*Parias*, Le Seuil, Paris, 1985).